

Récit(s)

C'est dans ce cadre qu'il convient de donner une place au récit proprement dit. Tout ne doit pas partir systématiquement du questionnement sur des documents. Le professeur peut raconter lors de son cours : le recours à l'anecdote, à la biographie d'un personnage, à la description de la vie quotidienne d'un individu peut être un levier très utile pour intéresser les élèves et leur faire saisir une réalité. (Extrait des Ressources pour faire la classe. Programmes de sixième, IGEN, 2009)

C'est un roman de l'été, bien classé dans les palmarès des grands hebdomadaires. Le livre de Jean Teulé, *Mangez-le si vous voulez*¹, rapporte en un peu plus d'une centaine de pages un fait divers, une histoire sordide, celle d'un meurtre qui se produit à Hautefaye, à la lisière septentrionale de la Dordogne, par un jour de foire, au lendemain de la « fête nationale »². Familier du roman historique, Jean Teulé s'est déjà frotté à ce genre, obtenant la reconnaissance du public et la récompense du *Grand Prix Palatine du roman historique 2008* pour *Le Montespan*. Touche-à-tout, il s'est essayé à la bande dessinée puis au cinéma, comme comédien et comme scénariste, avant de se consacrer entièrement à l'écriture.

Le 16 août 1870, alors que les prodromes de la défaite font craindre le pire pour l'avenir de l'Empire, un jeune noble, Alain de Monéys est littéralement massacré par une foule en délire, venue pour la foire. Le mobile apparent de ce calvaire — il dure près de deux heures —, d'une sauvagerie inouïe, est un vivat ; le déchaînement de violence aurait été provoqué par un « Vive la Prusse ! » que la multitude attribue à celui qu'elle qualifie de « Prussien ». Sur la trame modeste de ce crime, Jean Teulé restitue toutes les étapes du supplice, ne nous épargnant aucun détail, des premiers coups, alors qu'il n'est encore question que de « bourrer » l'imprudent, jusqu'à la crémation finale dans une atmosphère d'incroyable liesse païenne. L'auteur adopte le parti du réalisme, détaillant crûment tous les sévices qui réduisent peu à peu le corps d'Alain de Monéys jusqu'à n'être plus qu'une charogne que l'on traîne avant de la brûler. Si l'écrivain fait émerger quelques figures de la foule meurtrière, l'impression prévaut peu à peu qu'il s'agit d'une meute, aveuglée par la haine et désespérément sourde aux trop rares appels à la retenue.

Une fois le livre refermé et surmonté l'effet de sidération laissé par une telle ignominie, les questions se bousculent. Le roman historique appelle l'histoire. Fort opportunément, l'auteur propose à la fin de son ouvrage une bibliographie, certes brève, mais qui rappelle que l'intérêt des historiens pour l'affaire d'Hautefaye est ancien. Parmi ceux-ci, Alain Corbin qui avait écrit en 1990 un fascinant *Village des « cannibales »*³ dans lequel il brossait le portrait d'un pays inquiet affrontant une délicate transition. Dans cette France profondément bonapartiste, ce jeune noble, dont la venue sur le foirail tient presque du hasard, concentre toutes les rancœurs paysannes. Il est noble dans une contrée qui croit dur comme fer que l'Empereur est le meilleur rempart contre le retour de l'Ancien Régime. Il est forcément défaitiste pour les paysans de la région qui ne peuvent entendre ses protestations de patriotisme à une date où la victoire sur la Prusse est déjà suffisamment douteuse pour leur faire redouter le pire et haïr ceux qui exècrent Napoléon III.

L'avenir de l'Empire, qui a trouvé ses plus fermes soutiens dans la France rurale, n'apparaît compromis que dans les grandes villes, mais dans les campagnes si l'invasion fait craindre les tourments de l'occupation, elle ne remet nullement en cause un loyalisme endurci par la guerre. Le contexte rappelle celui des angoisses collectives qui embrasèrent la France au moment de la « Grande Peur » ou en 1792. Les paysans massacreurs, sans doute gagnés par la licence du foirail, ne sont plus en état de mesurer l'absurdité d'un acte qui les conduit à voir dans la figure de ce noble, pourtant voisin — et voisin estimé ! —, un « Prussien » qui, de plus, aurait crié : « Vive la République ! ».

Le procès qui suit montre le conflit entre deux formes de sensibilité. L'une, déclinante, puise ses origines dans l'Ancien Régime. Elle se caractérise par la grande permissivité donnée au spectacle de la douleur, fut-il celui du supplice légal des condamnés à mort. L'autre est véhiculée par l'humanitarisme des Lumières. Elle impose désormais le caractère insupportable de la négation de la souffrance humaine : c'est avec elle que s'est insinué le doute sur l'utilité de la torture et la dénonciation de l'ambivalence du regard porté par le spectateur des exécutions traditionnelles. Cette seconde sensibilité est aujourd'hui pleinement la nôtre. Sans les analyses de l'historien, il nous est difficile de comprendre une affaire qui plonge ses racines dans des campagnes très proches du portrait brossé par Eugen Weber pour la première moitié du XIX^e siècle et qui les décrit comme un « pays de sauvages »⁴.

L'exécution des principaux meneurs sur les lieux mêmes de l'homicide, le 6 février 1871 — les élections législatives se déroulent le 8 —, place les ruraux du Périgord dans une hébétude plus grande encore que celle qui les affecte au lendemain du crime. Elle va priver la République, pour longtemps, du soutien d'un monde rural qui nourrit une égale aversion pour le curé, le noble ou le... républicain. À cet égard, la conclusion d'Alain Corbin nuance largement les explications habituellement données au vote de février 1871 qui amène une majorité monarchiste à l'assemblée. Certes, les élections ont eu lieu dans un contexte exceptionnel ! Certes, les Français ont voté moins pour la réaction que pour la paix ! Mais c'est oublier que la culture politique de la France rurale est traditionnellement méfiante à l'égard de la République.

La méfiance est réciproque, car les figures marquantes du parti républicain mettront beaucoup de temps à surmonter une circonspection qui a viré à l'animosité au fur et à mesure que s'est affirmé l'attachement paysan à l'Empire. Gambetta, seul, fait exception. Celui-ci est sans doute l'un des premiers à avoir compris tout le bienfait politique que la République pouvait trouver à renoncer à l'une de ses défiances les plus tenaces, la défiance à l'encontre du paysan. Il le fit dans son fameux discours de Bordeaux (26 juin 1871) en présentant la République comme un régime de réconciliation, respectueux de la propriété foncière et attaché au maintien de l'ordre social. Par voie de conséquence, il récusait les analyses de beaucoup de ses amis qui jugeaient irréductible l'opposition entre les villes républicaines, parce que modernes et éclairées, et des campagnes réactionnaires, parce qu'arriérées et hostiles à tout changement⁵.

L'ouvrage de Jean Teulé est un roman ; il appartient à un genre littéraire qui s'efforce de captiver le lecteur par le récit des passions humaines, sans craindre de solliciter son imagination. *Mangez-le, si vous voulez*, y réussit parfaitement et nous abandonne à nos interrogations en nous restituant une histoire vraie. Celle-ci s'est produite dans un monde rural dont l'auteur donne une image historiquement crédible et l'on peut parier que le dossier de l'instruction a très largement influencé les émotions et les propos que le romancier prête aux acteurs de ce drame. Le récit circonstancié d'une telle affaire pourrait-il être introduit dans une leçon ? Sans aucun doute, à la condition, toutefois, d'accorder à la mise en perspective une place conséquente. Il est banal de dire que la différence entre la fiction et l'histoire réside dans l'intention de vérité attribuée à la seconde. La recherche patiente, rigoureuse, désintéressée du contexte en est la condition essentielle, mais elle n'est nullement suffisante. L'historien est aussi celui qui met de l'ordre, qui s'efforce de comprendre en allant au-delà du simple établissement des faits. L'ambition de vérité est portée par cet effort de compréhension, sans lequel il n'y a pas d'intelligibilité du récit historique.

Gérald Attali

IA-IPR d'histoire-géographie

¹ Julliard, 2009

² C'est le jour de la naissance de Napoléon I^{er}. Le Second Empire a retenu cette date qui offre l'avantage de coïncider avec la fête de l'Assomption

³ Disponible dans la collection *Champs Histoire*, Flammarion, 1999

⁴ C'est le titre donné au premier chapitre de l'ouvrage publié chez Fayard en 1983, *La fin des terroirs* ; ouvrage repris dans *La France de nos aïeux*, Fayard, 2005

⁵ Voir Francis Démier, *La France au XIX^e siècle*, coll. Points Histoire, Éditions du Seuil, 2000, pages 311 et suiv.